

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Herausgeber:** Société d'histoire du canton de Fribourg  
**Band:** 11 (1923)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Les Suisses au service d'Espagne  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-817547>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LES SUISSES AU SERVICE D'ESPAGNE

par le colonel REPOND.

Théodore Curti a eu le mérite de proclamer, dans son *Histoire de la Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle*, qu'« on ne peut comprendre la marche de l'histoire suisse si l'on n'est pas au clair sur l'importance politique et économique des services étrangers ». Ceux-ci ont, en effet, compensé l'exiguité du territoire national et contribué ainsi à notre indépendance politique dans une mesure qui est généralement méconnue.

De nos jours, la Confédération et les Cantons suisses viennent en aide aux chômeurs par des subsides qui déséquilibrent leurs budgets : l'ancienne Confédération écoulait ses chômeurs dans le service étranger. De nos jours, les dépenses militaires ont peine à se faire leur place légitime dans le budget fédéral démesurément grossi : l'ancienne Confédération laissait au service étranger la lourde charge de l'instruction de ses soldats et de leurs chefs. Ainsi, à Sempach déjà (1386), les Confédérés mirent à profit l'expérience de la guerre acquise dans les campagnes qu'ils venaient de faire en Italie, pour le compte des Visconti<sup>1</sup>.

Ces avantages du service étranger furent discutés et reconnus à nouveau en 1516, à Fribourg, à l'occasion de la conclusion de la « paix perpétuelle » avec la France. Josias Simler en traite dans son *Regiment loblicher Edgnoschufft*<sup>2</sup>, où il relate, en particulier, les objections faites

<sup>1</sup> Von Mülinen, *Geschichte der Schweizer-Söldner bis 1497*. Berne 1887, p. 5.

<sup>2</sup> Zurich 1576, p. 113-116.

par Zwingli au service étranger, notamment l'indigne manque de confiance en Dieu impliqué par le métier des armes. On lui répondit que la confiance en Dieu ne saurait remplacer les moyens pratiques de défense, et que les anciens Suisses avaient toujours tenu en haute estime l'art de la guerre. On lui rappelait, en outre, que le territoire en grande partie improductif de la Confédération ne pouvait nourrir sa population sans la ressource du service étranger. Zwingli réussit néanmoins à empêcher l'adhésion de Zurich à l'alliance du 5 mai 1521, qui confirmait le traité du 29 novembre 1516. Une victoire plus complète lui était réservée dans la constitution fédérale de 1848, qui édicta la prohibition absolue du service étranger.

A vrai dire cette grave décision fut influencée par un désir immoderé de retirer au roi de Naples les régiments suisses avec lesquels il tenait en échec la révolution, de telle sorte qu'on n'en mesura pas les conséquences lointaines. C'est d'abord la lente, mais inévitable oblitération des vertus guerrières du peuple qui fut longtemps le plus belliqueux de l'Europe. La dégénérescence pacifiste guette les Suisses. Ils continuent sans doute à exalter dans leurs fêtes patriotiques les faits d'armes auxquels la Suisse est redévable de son indépendance, mais le régime militaire qui a engendré ces victoires est voué systématiquement à leur animadversion. Comme la Suisse, malgré tout, ne peut se passer de l'étranger, on ne le sert plus avec le fusil sur l'épaule, mais avec la serviette sur le bras.

Le moins connu de nos services étrangers est l'espagnol. May de Romainmotier ne lui consacre qu'une centaine de pages de son grand ouvrage<sup>1</sup>. Il est vrai qu'il n'a pas su l'origine de ce service et a même affirmé que Ferdinand le Catholique n'avait jamais réussi à lever des troupes en Suisse. Or, Pulgar, historiographe des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, signale en ces termes l'entrée des Suisses au service d'Espagne :

---

<sup>1</sup> *Histoire militaire de la Suisse et celle des Suisses dans les différents services de l'Europe*. Vol. III. Tome VII. Lausanne 1788.

« En cette année (1483) entrèrent aussi au service du Roi et de la Reine des gens appelés Suisses, originaires du royaume de Suecia, qui est dans la haute Allemagne. Ce sont des hommes belliqueux, qui combattent à pied et ont pris la résolution de ne jamais montrer le dos à l'ennemi. C'est pourquoi ils ne portent d'armure défensive que sur le devant et non sur toute autre partie du corps, et avec cela ils sont plus légers dans les batailles. Ces gens font métier de gagner leur solde dans les guerres étrangères, où ils suivent le parti qui leur paraît le plus juste. Ils sont dévots et bons chrétiens et considèrent comme un grand péché de s'emparer des choses par la force. »

Fernand del Pulgar a commencé la rédaction de sa chronique en 1482, c'est-à-dire l'année même où les rois catholiques, débarrassés de la guerre contre le Portugal, purent se mettre à l'exécution de leur projet de chasser complètement les Maures d'Espagne. Cette entreprise leur était facilitée par la domination de la mer, qui leur permettait d'intercepter les secours envoyés d'Afrique au roi de Grenade, Alimuley Abenazar. Celui-ci prévint du reste la déclaration de guerre en s'emparant (1482) par surprise de Zahara, qui fut pillée et dont la population fut emmenée en esclavage. Les chrétiens avaient riposté en enlevant par surprise et par escalade la forteresse d'Alhama. En outre, ils avaient fait une razzia dans la vega de Grenade, à l'époque de la moisson, afin d'affamer les Maures. Cette expédition devait être renouvelée régulièrement les années suivantes dans le but de rendre la vie intenable à la population et à la garnison de Grenade.

C'est en exécution de ce plan que les rois catholiques réunirent en 1483 à Almodavar une armée de 10 000 cavaliers, 20 000 fantassins et 30 000 pionniers destinés à la destruction des arbres et des cultures. Pulgar nous détaille la composition de ce corps expéditionnaire, et c'est à cette occasion qu'il fait mention des Suisses dans le passage précédent. Bien qu'il n'en soit plus question dans le reste de

la chronique, il faut admettre que cette troupe de Suisses, qui devait avoir au moins la force d'une compagnie, prit part à toute l'expédition de 1483 et resta même plusieurs années au service d'Espagne. Elle avait été enrôlée en effet en vue de servir à la formation de l'infanterie espagnole<sup>1</sup>, à l'exemple de ce qui se pratiquait au camp de Pont de l'Arche en Normandie, où 6000 fantassins suisses, commandés par Guillaume de Diesbach, instruisaient 10 000 Français.

En Espagne, les Suisses ont fait d'excellents élèves, d'abord la Santa Hermandad (Jähns 1041), puis Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine. Celui-ci s'est inspiré dans sa réorganisation de l'infanterie espagnole de la combinaison d'armes imaginée par les Suisses : savoir une moitié de piques, un tiers d'armes plus courtes, et un sixième d'arquebuses. Toutefois, il a racourci la pique suisse et remplacé leur hallebarde par l'épée et le javelot (Jähns 1044). En outre, Gonsalve de Cordoue a introduit le service militaire obligatoire déjà pratiqué de tout temps par les Suisses. On sait le rôle redoutable joué pendant longtemps sur les champs de bataille par l'infanterie que créa Gustave de Cordoue.

L'expédition de 1483, cette première campagne faite par des Suisses à la solde de l'Espagne, avait le caractère d'une croisade. Le pape l'avait approuvée dans une bulle qui fut remise en grande solennité au roi et à la reine par le nonce du Saint-Siège. La bulle promettait des indulgences à qui participerait à la croisade et engageait le clergé à la soutenir de ses subsides.

L'expédition, dont nous possédons l'itinéraire détaillé, fut marquée notamment par la prise et la destruction de la ville et de la citadelle de Tajara. Elle accomplit du reste sa mission principale, qui consistait à ravager la vega de Grenade. Après quoi, le corps expéditionnaire fut

---

<sup>1</sup> Jähns, *Handbuch einer Geschichte des Kriegswesens*, Leipzig 1880.

licencié à Cordoue. Les Maures n'étaient point des adversaires à dédaigner, à preuve que cette même année, ils infligèrent dans les montagnes de Malaga une défaite complète à une colonne commandée par le Maestre de Santiago. Il est vrai que, d'autre part, le roi maure Alimuley Bahabdeli, ayant tenté un coup de main sur Lucena, ne réussit qu'à se faire battre et, coupé de sa retraite, fut même fait prisonnier.

Les années suivantes, les Espagnols renouvelèrent leurs incursions en territoire arabe, en assiégeant et prenant des forteresses ennemis presque dans toutes leurs expéditions, ainsi Malaga en 1487. Enfin, le 2 janvier 1492, après un siège de huit mois, Grenade, vaincue par la famine, capitula. Il est probable que nos Suisses ont assisté à ce grand événement. Dans tous les cas, Ferdinand-le-Catholique avait su en tirer un bon parti et les apprécier. Il ne réussit toutefois pas à obtenir des Confédérés des troupes plus considérables, car ce n'est qu'en 1574 qu'est conclue entre le roi d'Espagne et les cantons d'Uri, Unterwald et Zoug, une première capitulation autorisant Philippe II à lever 4000 hommes pour la guerre des Flandres. Ce régiment commandé par Walther de Roll, d'Uri, se distingua au cours de la campagne, mais ne l'acheva pas, parce que son colonel le ramena en Suisse ensuite d'une dispute avec le gouverneur général des Pays-Bas, don Luis de Requesens, grand commandeur de Castille.

Ce personnage avait traité le colonel de Roll avec une hauteur que cet officier ne supporta pas, et ce trait, qui n'est point isolé, montre que les Suisses de ce temps, avec leurs services, ne vendaient pas leur fierté. Il est vrai qu'aucun souverain ne se souciait de se les mettre à dos, et que tous recherchaient leur alliance. En Italie, Paul Jove, évêque de Nocera, expliquait les succès des Suisses par leur discipline de combat.

Chez les Suisses, « ce n'est pas impunément qu'un lâche tournerait le dos dans la bataille ou quitterait son rang. Ils ont en effet pour coutume strictement observée

de faire tuer sous les yeux de la troupe et par ses plus proches camarades tout homme qui donne un signe de faiblesse ou de crainte indigne d'un brave. On domine ainsi la peur par elle-même en menaçant d'une mort honteuse le soldat qui craindrait un trépas glorieux. »

Sous Philippe II, et dès 1562, l'Espagne fut représentée en Suisse par un ambassadeur. En 1594, ce poste fut confié à un Casati, originaire du Milanais, dont la famille resta en possession de cette ambassade jusqu'en 1703. Durant ces 70 ans les Casati n'ont pas négocié moins de 22 capitulations, portant sur un total de 51 500 hommes, non compris le remplacement des pertes. Les troupes ainsi recrutées firent successivement la guerre dans les Flandres, dans le Milanais, dans la Valteline, en Portugal et en Catalogne. May de Romainmotier relate ces différentes campagnes, ainsi que celles qui suivirent jusqu'en 1787. Il est toutefois difficile de discerner de ses renseignements sûrs ceux qu'il tenait de seconde ou troisième main. C'est pourquoi on préfère reproduire ci-après, en dépit de sa sécheresse, l'aperçu historique qui existait dans le régiment Wimpffen et qui nous est connu par une copie faite en 1826, à Mataro, du texte espagnol original.

### RÉSUMÉ HISTORIQUE

Depuis des temps reculés les Suisses eurent réputation de bons guerriers, à cause de leur excellente discipline et de leur tempérament militaire. En particulier, on admirait leur infanterie pour sa solidité et sa bonne tenue. La loyauté de leurs gouvernements était proverbiale, et toutes ces circonstances firent rechercher l'alliance de cette nation par différents princes, qui prirent à leur service des corps de troupes considérables pour les guerres qu'ils soutenaient, et leur confièrent la garde de leur personne dans des circonstances critiques et périlleuses, sans que jamais se démentit leur vaillance, leur honneur et leur loyauté. Ainsi en fit l'expérience Louis XI, qui fut le premier prince à prendre à son service des troupes de cette nation, en 1461 ; et, après lui, les autres souverains qui honorèrent cette nation de leur confiance.

L'Espagne, au cours de ses glorieuses guerres d'Italie et de Portugal, sous le règne de Philippe IV, concéda en 1610 une capi-

tulation pour un régiment de 6000 Suisses au colonel Jean-Conrad de Beroldingen, du canton d'Uri, lequel leva encore, d'autres régiments de 4000 hommes en 1613, 1614, 1616, 1625 et 1635. En 1620 il en avait levé un de 2000 hommes. Lorsqu'il mourut à la frontière du Portugal, en 1635, il avait le mérite enviable d'avoir fourni 28 000 hommes à la couronne d'Espagne. En 1638 le baron Sébastien Périgrin Zweyer, du canton d'Uri, obtint la capitulation d'un régiment de 4000 hommes. Le colonel Sébastien Henri Crivelli, du même canton, mit également au service d'Espagne, jusqu'à la paix des Pyrénées, un régiment de 55 200 hommes. En 1664 fut faite une autre capitulation pour deux régiments, de 2000 hommes chacun, qui eurent pour colonels le commandeur D. Juan Jos. Beroldingen, du canton d'Uri, et D. Carlos Geronimo Kloos, du canton de Lucerne. Ces deux colonels étant tombés glorieusement dans la guerre contre le Portugal, leurs régiments furent fondus en un seul, qui eut pour colonel D. Carlos Conrado Beroldingen, chevalier de l'ordre de Calatrava. Celui-ci fut chargé en 1684 de lever un autre régiment de 2000 hommes.

« En 1690, la levée de deux régiments, de 2000 hommes chacun, fut confiée aux colonels Juan-Carlos Besler, du canton d'Uri, et Gaspar Meyer, du canton de Lucerne. En 1703 les cantons suisses accordèrent à la couronne d'Espagne deux régiments, de 2000 hommes chacun, qui eurent pour colonels : le premier, D. José-Ant. Pintener, du canton d'Uri, et D. Juan-Domingo Betschart ; et le second, les deux frères D. Carlos-Ant. et D. Jodoco-Amerin, du canton de Lucerne. En 1719, en vertu de capitulation avec le louable canton de Schwytz, fut levé un régiment de 4 bataillons, qui eut pour premier colonel D. Carlos-Ignazio Niderist. Un autre régiment de 4 bataillons fut accordé en 1720 par le canton d'Uri, et le premier colonel en fut D. Alfonso Besler. En 1733 le régiment schwytzois et deux bataillons de celui d'Uri firent partie de l'armée espagnole qui conquit le royaume de Naples, et restèrent ensuite au service de S. A. Sicilienne, sauf les deux bataillons uraniens, rappelés par leur gouvernement.

En 1734, année de la création de notre régiment, appelé aujourd'hui régiment suisse N° 1 Wimpfen, Philippe V convint avec le gouvernement du canton souverain de Soleure de la formation de 2 régiments à 2 bataillons, chacun de 700 hommes ; et les colonels en furent D. Juan-José-Ant. Sury de Bussy, auparavant capitaine dans le régiment Nideröst, et D. Victor-Lorenzo de Arregger. Ces deux régiments firent les guerres d'Italie (guerre de la succession d'Autriche), et furent augmentés chacun de deux bataillons en 1742, à la condition que tous serviraient pendant 12 ans encore à partir de la levée. D'autre part, il fut convenu qu'ils ne

pourraient être congédiés que pour faute grave. Cette capitulation fut ratifiée par le Roi à St-Ildefonso le 12 août de cette même année, le régiment de Sury ayant ses quartiers dans la ville de Barcelone. L'utilité de l'entrée au service de ces deux régiments résulta bientôt du fait qu'ils furent employés dans les campagnes et sans égard à leur droit de rester dans leurs garnisons. Ainsi, en 1742, le régiment Arregger campa avec toute l'armée à Barraux, où il fut maintenu jusqu'à l'évacuation de la Savoie par les ennemis. Au commencement de l'année 1742 le régiment de Sury (aujourd'hui Wimpffen) fit la campagne de l'Archenal, où il perdit beaucoup de monde ; puis, en 1744, il participa à la conquête du comté de Nice et au siège de Demont. De là, il fut détaché à la garde de la communication des Barricades et s'y maintint au prix de continuels engagements. Le Roi fut si satisfait de ses importants services qu'il daigna honorer ce régiment en chargeant son inspecteur, en date de février 1745, de lui transmettre les remerciements royaux et de lui donner toutes aides et facilités pour réparer ses grandes pertes. En avril 1745 le régiment se distingua dans le camp volant commandé par le maréchal de Mirapoix et D. Fernando Carigal. Fernando Seidel, lieutenant-colonel du régiment, fut fait prisonnier avec plusieurs autres officiers. En octobre de la même année, à la sanglante bataille de Exilos, l'honneur d'être le premier à l'attaque incomba au régiment, qui mit l'ennemi en déroute et lui capture son chef, au prix toutefois de beaucoup de pertes, et, en particulier, de celle du colonel Sury. Le 1<sup>er</sup> novembre, le commandement du régiment passa à D. Feliz-Geronimo Buch, qui eut pour mission, jusqu'à la fin de 1746, de maintenir la communication de Luano, principauté d'Oneglia, dans la Rivière de Gênes. En janvier 1747 tous les bataillons suisses restés dans le duché de Savoie partirent pour la Provence. Le 21 de ce même mois, ils devaient emporter la forte position de Castelana de concert avec les Français ; ceux-ci étant en retard, les Suisses saisirent avec empressement l'occasion d'attaquer seuls, sous le commandement du maréchal de camp marquis de Fabin. Quand les Français parurent, la position était déjà prise, et le chef ennemi était fait prisonnier avec un grand nombre de ses officiers et soldats. Cette action valut au régiment la gloire de recevoir les remerciements du roi, adressés aussi à chaque soldat, ainsi que le marquis de la Ensenada l'annonça par lettre du 4 février 1747 au marquis de la Mina, par ordre duquel le colonel du régiment en reçut communication le 22 février, de D. Juan Vanmarck. En février 1849 furent licenciés à Digne, en Provence, deux bataillons de chacun des régiments soleurois, lesquels partirent aussitôt pour prendre leurs quartiers à Saragosse. Ce fut là qu'en juillet de la même année, le second régiment de

Schwytz fut incorporé au premier de Soleure, le second régiment soleurois demeurant supprimé.

Une convention préliminaire du 25 octobre 1755, négociée entre Ferdinand VI et le gouvernement de Soleure par le colonel Buch, stipula, sous réserve du droit de propriété du Roi, que notre régiment conservait la condition des troupes suisses, qu'il se composait de deux bataillons de 600 hommes chacun et gardait le libre usage de sa justice particulière, ainsi que cela se pratiquait dans tous les corps suisses au service étranger. Par cette convention, le colonel et les capitaines du régiment, d'accord avec le gouvernement de leur canton, renonçaient à tout droit qu'ils pouvaient avoir à des compensations particulières, antérieurement réclamées, acceptant pour indemnité équivalente les bénéfices et avantages qui leur étaient concédés ainsi qu'au reste de la troupe. Demeuraient acquis les droits aux primes, à la retraite pour invalidité, aux agrégations et autres récompenses de services concédées par le Roi.

En 1775 une partie du régiment fit l'expédition d'Alger, commandé par O'Reilly, et, en 1781, participa à la conquête de l'île de Minorque et de son fort, le commandement en second étant exercé dans ces deux campagnes par le colonel du régiment, le maréchal de camp D. Feliz-Geronimo Buch. Pour l'heureuse issue de ces expéditions et pour ses brillants services, celui-ci fut promu lieutenant-général. En 1782 et jusqu'à la paix les deux compagnies de grenadiers du régiment prirent part au siège de Gibraltar. Le colonel Buch étant mort à Barcelone, de maladie, en 1783, le lieutenant-colonel Krutter lui succéda, mais mourut de maladie à Cadix en 1789. Son successeur fut le lieutenant-colonel Schwaller. En 1789, à la demande des chefs et officiers de ce régiment, celui-ci obtint le 30 novembre de cette même année l'usage du mont-de-piété militaire au même titre que les autres troupes.

La campagne de Minorque rappelée dans l'aperçu historique ci-dessus fut marquée par un incident qui causa quelque émotion à Port Mahon. Le 26 décembre 1781, au siège du fort Saint-Philippe, un boulet anglais blessait grièvement un jeune soldat du régiment Betschart, qui, amené à l'hôpital, y mourut le lendemain. Or, il se découvrit que ce soldat était une Valaisanne, engagée à dix-sept ans sous le nom de Charles Garain, fils de Pierre Willie, de St-Gingolphe.

Son corps, vêtu comme celui des vierges et paré d'une

couronne et d'une palme, fut exposé toute la journée du 28 décembre 1781 dans l'église du Carmen à Mahon, et fut porté en terre le lendemain, avec les honneurs militaires, tous les officiers du régiment Betschart assistaient à cette cérémonie. Le signalement officiel de la jeune héroïne disait que son visage était rond, rose et joli, et une chronique contemporaine nous apprend que son intrépidité et sa bonne humeur au feu émerveillaient ses rudes camarades.

A ce même siège du fort St-Philippe, nous rencontrons, pour la première fois, Théodore Reding de Biberegg, de Schwytz, alors major et âgé de 26 ans. Le futur vainqueur de Baylen était entré au service espagnol à seize ans et demi. En 1782, il était promu lieutenant-colonel et, en 1788, colonel du régiment Reding. C'est en cette qualité qu'il fit la campagne de 1793, dans les Pyrénées occidentales, contre les Français. Elle lui valut le grade de brigadier d'infanterie. L'année suivante, dans cette même guerre contre la France révolutionnaire, étant en reconnaissance avec une patrouille de cavalerie, il tomba dans une ambuscade française, qui pensa le faire prisonnier. Au lieu de se rendre, Reding fendit la tête au chef de l'embuscade d'un coup de sabre et lui culbuta ses hommes. La campagne de 1794 lui valut le grade de maréchal de camp (divisionnaire), et son régiment y mérita une médaille avec l'inscription *Valor y Constancia*. Dans la campagne de 1800-1801, en Portugal, Reding commanda la quatrième division de l'armée espagnole.

En 1787, année à laquelle s'arrête l'histoire militaire de May de Romainmotier, l'Espagne avait encore à son service quatre des régiments suisses qui avaient fait la guerre de succession d'Autriche. Chacun d'eux comptait 1217 hommes répartis en deux bataillons à quatre compagnies. C'étaient : le régiment Kruter, soleurois, levé en 1734 par de Sury de Steinbruk ; le régiment Thurn, levé en 1743 par le colonel saint-gallois Dunant ; le régiment Ehrler, levé en 1743 par Charles Reding de Biberegg

(régiment Vieux Reding) ; le régiment Betschart, levé en 1743 par Joseph Charles Reding de Biberegg (régiment Jeune Reding).

Ces quatre régiments furent maintenus au service d'Espagne, pour une nouvelle période de trente années, par une capitulation conclue à Berne le 2 août 1804 entre la Confédération helvétique et le roi d'Espagne. Ce traité réglait à nouveau la condition des régiments capitulés et en augmentait le nombre. Les deux nouveaux régiments, portant les N° 5 et 6, furent le régiment Traxler et le régiment de Courten, ce dernier recruté seulement en Valais et mis au bénéfice de la capitulation de Berne par une convention complémentaire du 22 septembre 1805.

### *La guerre de l'Indépendance.*

Les six régiments capitulés étaient dans le plus brillant état et comptaient ensemble près de 12 000 hommes<sup>1</sup> en 1808, lorsque l'Espagne se souleva contre Napoléon, qui, sous prétexte d'alliance avec Charles IV et abusant de la faiblesse de ce monarque, avait pénétré en ami dans la Péninsule pour s'y gérer bientôt en maître et mettre son frère Joseph sur le trône laissé vacant par la démission de Charles IV et le désistement extorqué à son fils Ferdinand, interné à Valencay (10 mai 1808).

Le soulèvement populaire s'était produit spontanément dans toute l'Espagne, dès que la trahison de Napoléon y avait été connue, et les régiments suisses s'y étaient joints sans hésitation, à l'exception des régiments 2 et 6, qui se trouvaient en garnison à Madrid, au milieu des troupes françaises, et ne purent se prononcer pour la cause nationale. Le régiment 2 n'était autre que l'ancien régiment Dunant — Ruttimann en 1804 — qui avait pour commandant Charles Reding.

---

<sup>1</sup> Archives fédérales, n° 2208. Correspondance du général de Wimpffen.

Le 1<sup>er</sup> régiment suisse, Wimpffen, se trouvait dispersé en Catalogne lorsqu'éclata le soulèvement populaire, et son chef dut user de beaucoup d'habileté pour rappeler 300 hommes en garnison au château de Montjuich, à Barcelone, et pour se dégager de la surveillance française. Il s'était fait envoyer à Tarragone pour y maintenir l'ordre, mais la division française Chabran l'y rejoignit. Une autre colonne française, dirigée par le général Duhesme sur Manresa, n'arriva pas à destination, ayant été surprise en route et battue par du *somalen* (landsturm), qu'on n'aurait pas cru capable d'un tel exploit. Une lettre de Wimpffen du 15 avril 1816 nous apprend que ce *somalen* comptait dans ses rangs des soldats suisses déguisés en paysans. Inquiété sur sa ligne de retraite, Chabran quitta Tarragone, où le régiment Wimpffen put se prononcer ouvertement pour la cause nationale.

Le régiment de Wimpffen fit partie de l'armée de Catalogne, avec laquelle il participa, de 1808 à 1812 à 42 combats, sans parler des sièges de Saragosse, de Tarragone et de las Medas. Aussi son effectif s'était-il fondu rapidement. Fort de 2005 hommes en mai 1808, il tombait à 1429 à fin 1809 ; à 532 à fin 1810 ; à 304 à fin 1811 ; à 152, à fin 1812. Une ordonnance du 22 novembre 1810 l'avait réduit à un bataillon de 6 compagnies, de même que les 3<sup>me</sup> et 4<sup>me</sup> régiments suisses, et ces trois bataillons, réunis sous le nom de légion helvétique, furent commandés par le général de Wimpfen, avec le colonel Antoine Kayser pour second. En 1811 tout ce que le régiment avait encore de soldats capables de faire campagne fut incorporé dans un bataillon international de nouvelle formation. Les officiers et 35 hommes à moitié invalides furent chargés d'escorter des malfaiteurs à Majorque. De là, on les envoya à Minorque.

En 1813, à la fin de la guerre, le général de Wimpffen obtint la restitution des hommes qu'on lui avait pris et l'autorisation de se recruter, de telle sorte qu'à fin 1813 son effectif était remonté à 348 hommes ; et à fin 1814, à 431

hommes. En août 1813 le régiment Wimpffen avait été transféré à Majorque pour y tenir garnison.

C'est à Majorque que se trouvait le 4<sup>me</sup> régiment suisse, Betschart, au début des hostilités. Le 4 juin 1808 son effectif était de 1917 hommes, et de 1956 hommes au 1<sup>er</sup> janvier 1809. Transporté et débarqué à Tarragone dans le même mois de janvier, le régiment Betschart fit campagne avec l'armée de Catalogne, sous le commandement de Théodore de Reding. Nous possédons la relation des actions auxquelles il participa, avec un sort assez semblable à celui du régiment de Wimpffen<sup>1</sup>. En 1811, devant Figueras, qu'il s'agissait de ravitailler, il n'avait plus que 23 officiers et 244 hommes de troupe, et le combat qui s'y livra lui coûta 13 tués, 15 blessés (dont 2 officiers) et 178 prisonniers (dont 3 capitaines et 6 officiers subalternes). Le 17 décembre on lui incorpora un capitaine, un officier subalterne et 116 soldats provenant du 3<sup>me</sup> régiment suisse (Kayser), mais déjà le 8 janvier 1812 le régiment reçut l'ordre de remettre tous ces hommes de troupe au bataillon du comte de Braunsperg, formé par ce qui restait du régiment de Wimpffen et des gardes wallones. Le régiment Betschart, de même que le régiment Kayser, se trouva ainsi réduit à son cadre d'officiers et fut envoyé à Vich, puis obtint l'autorisation de se rendre à Minorque, où il débarqua en mars 1812, n'ayant plus que 19 officiers, son secrétaire espagnol, un chirurgien et 52 individus de troupe. Autorisé en août 1812 à se reconstituer conformément à la capitulation de Berne, le 4<sup>me</sup> régiment relevait son effectif à 437 au 1<sup>er</sup> janvier 1813, à 609 au 1<sup>er</sup> janvier 1814 et à 812 au 1<sup>er</sup> septembre de cette même année.

Le 5<sup>me</sup> régiment suisse, Traxler, se trouvait en 1808 à Carthagène, c'est-à-dire hors de portée de l'armée française. Il fit d'abord partie de l'armée espagnole de Valence.

---

<sup>1</sup> *Campañas y acciones en que se halló el Regimiento durante la ultima guerra contra los franceses.*

Manuscrit appartenant au capitaine de frégate D. Emilio Hediger, à Mahon.

Au combat de Las Cabrillas il perdit un bataillon, avec son chef, le colonel Traxler, cernés et faits prisonniers par les Français. Le reste du régiment fut fait prisonnier le 14 mai 1810, à la reddition du château de Lérida.

Le 3<sup>me</sup> régiment suisse, commandé par Nazaire Reding, frère de Théodore Reding, se trouvait à Grenade en mai 1808, avec un effectif de 1717 hommes. Le 3 juillet, avec le seul concours de bandes de paysans armés, il prenait d'assaut Jaén. Faisant partie de la division de Théodore Reding, il était le 16 juillet à l'affaire de Menjibar ; et, le 19 juillet à Baylen, il contribuait efficacement à la victoire remportée sur le corps du général Dupont. Ce jour là son effectif n'était déjà plus que de 1100 hommes. Envoyé ensuite en Catalogne, le 3<sup>me</sup> régiment suisse y fit campagne sans être jamais ménagé. Nommé gouverneur de Majorque, Nazaire Reding quitta le 19 avril 1809 le 3<sup>me</sup> régiment, lequel passa sous le commandement d'Antonio Kayser. Le 28 janvier 1810, le second bataillon du régiment Kayser était fait prisonnier à Grenade par les Français, et le reste du régiment entrait dans la composition de la Légion helvétique en conformité de l'ordonnance du 22 novembre 1810. Le 17 décembre 1811, ce qui restait du régiment fut versé dans le 4<sup>me</sup> régiment suisse, puis, en 1812, dans le bataillon Braunsperg, à l'exception des officiers, envoyés à la réserve de la grande armée<sup>1</sup>. Comme le régiment Wimpffen, le 3<sup>me</sup> obtint toutefois l'autorisation de se reconstituer et de se recruter parmi les prisonniers de guerre non Français ; et on y incorpora aussi des soldats espagnols, de telle sorte qu'il put faire les campagnes de 1813 et 1814. Après la guerre, tous ces éléments étrangers lui furent retirés, comme aux autres régiments suisses. Inspecté en août 1819, à Salamanque, il ne comptait plus que 2 officiers supérieurs, 28 officiers subalternes et 141 soldats, en tout 171 hommes, vétérans incapables de faire campagne.

---

<sup>1</sup> Lettre de Wimpffen du 15 avril 1816.

Inspecté à Majorque en décembre 1819, le 4<sup>me</sup> régiment (Zay), comptait 2 officiers supérieurs, 51 officiers subalternes et 507 soldats, en tout 560 hommes. Le régiment N° 1 fut inspecté à Barcelone, en avril et mai 1820, son effectif était alors de 3 officiers supérieurs, 35 officiers subalternes et 411 soldats, en tout 449 hommes.

Ces trois inspections furent faites par le général de Wimpffen, dont le rapport constate que les finances des trois régiments suisses se trouvaient dans un état aussi pitoyable que leur personnel. Durant la guerre de l'Indépendance ces régiments s'étaient battus sans solde et sans qu'une comptabilité régulière constatât les arriérés qui leur restaient dûs. A la paix, la comptabilité avait été rétablie<sup>1</sup>, sans que la détresse du trésor permit de payer aux régiments suisses plus que n'exigeait leur subsistance. Le surplus de leurs créances leur était réglé en bons du trésor, titres sans valeur parce que leur encaissement était incertain. En 1819 le montant total de ces titres s'élevait à 1 230 517 francs suisses.

Un décret des Cortès du 1<sup>er</sup> novembre 1820 décida la dissolution des régiments suisses 1, 3, et 4, qui continuèrent toutefois à subsister précairement, jusqu'à la promulgation d'une ordonnance royale du 17 juin 1822, réglant les conditions et le mode de leur dissolution. Cette ordonnance prévoyait en particulier les délais dans lesquels seraient payés les arriérés de solde et de pension, mais ces délais ne furent pas observés. Un seul des six titres représentant les créances des régiments 1 et 4 à fin juin 1822 a été remboursé, et il ne l'a été qu'en 1887. La distribution de la somme recouvrée a été confiée par un arrêté du Conseil fédéral du 2 juin 1890 à un liquidateur nommé dans la personne de l'auteur de ces lignes, et cette laborieuse liquidation a été terminée en 1898. Le surplus des créances

---

<sup>1</sup> La comptabilité avait fait défaut : pour le régiment Wimpffen du 1 janvier 1808 à fin avril 1812 ; pour le régiment Kayser, du 1<sup>er</sup> janvier 1808 à fin 1814 ; pour le régiment Zey, du 1<sup>er</sup> janvier 1809 à fin 1814.

impayées a été déterminé par une transaction conclue entre le Conseil fédéral et le gouvernement espagnol, mais le crédit nécessaire à l'exécution de cette transaction n'a pas encore été voté par les Cortès.

En se battant pour l'Espagne, sans solde, durant toute la guerre de l'Indépendance, les régiments suisses capitulés avaient prouvé leur attachement à la cause de ce malheureux pays. S'ils n'avaient été que des mercenaires, au sens fâcheux attribué souvent à ce mot, ils n'avaient qu'à passer au camp français pour y trouver la solde assurée. Le dévouement des régiments capitulés à la cause nationale espagnole s'explique encore par leur séjour prolongé en Espagne, par les mariages qu'y contractaient leurs vétérans, par les sympathies que faisaient naître entre deux races, d'ailleurs très différentes, la communauté d'une certaine gravité et d'un égal amour de la vie simple et indépendante.

La victoire de Baylen, remportée par Théodore Reding sur l'armée française du général Dupont, a indissolublement uni la gloire des armes espagnoles à celle des Suisses combattant sous le drapeau espagnol ; et cette victoire, qui couronnait tant de campagnes faites sous ce même drapeau, a eu pour théâtre cette Andalousie dont le sol, 325 ans auparavant, dans une croisade contre les Maures, avait été teint pour la première fois de sang suisse.